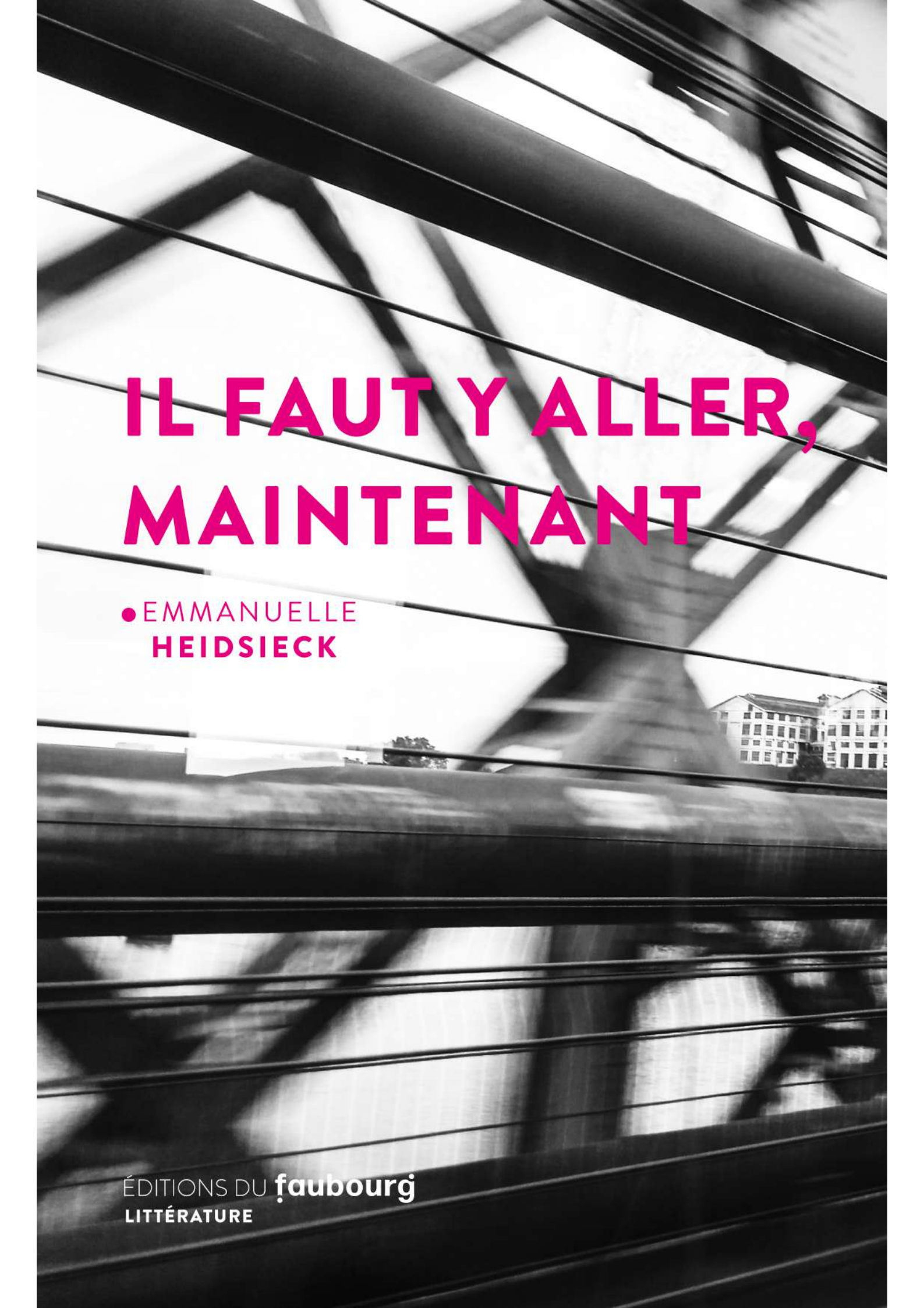




# IL FAUT Y ALLER, MAINTENANT

● EMMANUELLE  
HEIDSIECK

ÉDITIONS DU **faubourg**  
LITTÉRATURE

•

# IL FAUT Y ALLER, MAINTENANT

EMMANUELLE HEIDSIECK

ÉDITIONS DU **faubourg**  
COLLECTION LITTÉRATURE

I

•

DANS LE SALON



Il nous prend en bas ? Mon Dieu, comment vous remercier ? Il arrive dans combien de temps ? Là, d'un instant à l'autre ? Quelle chance que cela ait pu se goupiller avec votre mari, vraiment comment vous remercier, de toute façon sans vous je ne m'en sortais pas, c'était la catastrophe, je ne sais pas ce qui se serait passé vous savez, probablement... je ne sais pas...

Il vient nous prendre avec sa camionnette de livreur ? Son patron la lui a laissée avant son départ ? Son patron a tout laissé, oui, comme tout le monde. C'est quand même une chance qu'il puisse nous emmener, qu'il ait un véhicule, vous avez vu, plus un taxi, plus rien, les transports en commun c'est devenu compliqué avec ces patrouilles, ces contrôles, et avec des valises on aurait vite fait d'être repérées, même avec un gros sac, même... enfin... Je ne sais pas par quel moyen nous aurions pu, vraiment, il aurait fallu, je ne sais pas. Le Bourget, vous vous rendez compte, c'est à Pétaouchnok, c'était impossible, il n'y a pas à dire, vous me sauvez, littéralement, merci vraiment, je ne sais comment vous remercier.

Je me suis mise dans de beaux draps, dans une de ces situations, oui c'est de ma faute. J'ai voulu croire qu'on me laisserait tranquille à mon âge. Je le reconnais, cette idée de devoir partir, de tout quitter, c'est... ce n'est pas...

Venez deux minutes, asseyons-nous en l'attendant. Vous ne vous êtes jamais assise ici, c'est normal, mais tout de même, comme ça vous vous serez assise une fois dans ce salon. Il arrive dans combien de temps à votre avis ? Si j'avais imaginé que nous partirions ensemble. Et que vous m'emmèneriez chez vous. Qui aurait pu imaginer une chose pareille ? Je sais, je vous ai aidée à acheter votre maison à Drancy il y a vingt ans, Drancy – La Courneuve comme vous dites. Ce n'était rien, franchement. Je vous ai aidée à obtenir des papiers, il faut dire que c'était plus simple à l'époque, vous avez même obtenu la nationalité. Oui, c'est vrai, j'ai aussi appelé mon cousin, administrateur au Crédit Mutuel, vous avez eu votre prêt, une très jolie maison d'ailleurs, ces pavillons des années trente en brique rouge, le toit pointu, très bien choisie, bon, pas de jardin mais une courette pour mettre une table quand même. Non, vraiment, on ne va pas en faire un plat. C'était le minimum que je puisse faire. Et vous, toujours à me remercier, à me dire que je faisais partie de votre famille désormais, je me souviens de votre joie quand vous avez signé la promesse. Il faut dire, c'était un beau parcours ! On peut parler d'intégration. Vos fils qui travaillent bien au collège Eugène-Delacroix de Drancy. L'aîné qui fait un master 2 éco-finance et qui a décroché un poste à

responsabilités au Crédit Agricole. Le second embauché à la mairie de Saint-Denis. Vous vous êtes bien débrouillée.

Il a du retard, non ? C'est normal ? D'accord. Et maintenant, vous m'invitez chez vous, vous m'accueillez. Je suis tellement abasourdie, je n'ose vous dire, c'est un geste, je n'en reviens pas, vous ne me laissez pas tomber, je ne suis pas habituée à ça, vous savez, ici à Paris, on doit le reconnaître, ça a toujours été un peu le chacun pour soi, mais là, disons-le, vous me sauvez la vie. Rien que ça.

Si vous saviez comme je m'en veux. Je n'arrivais pas à me décider. Dans l'ensemble, j'ai mené ma vie sans être trop stupide. Mais là. On peut dire que je me suis complètement fichue dedans. Je m'en mords les doigts. Vous me comprenez ? Oui, vous aussi, vous faites partie des derniers à partir. Tout laisser. Votre maison. Mon appartement. Il ne faut pas se faire d'illusions. Ce sera pillé. On peut avoir toutes les portes blindées de la terre. Vous voyez tout ça, ces meubles, ces tableaux, ces objets de famille, de mes parents, de mes grands-parents... Vingt kilos de bagages, c'est une rigolade. Non, mais vous, vous aviez une bonne raison de rester avec votre sœur à l'hôpital depuis des mois. Tandis que moi, j'ai fait un blocage. C'est grotesque. J'ai honte, je vous jure. Ils sont tous partis avant que ça ne dégénère. Vous vous souvenez quand mes enfants ont décidé de s'installer à Montréal, c'était il y a deux ans déjà. Je disais que je les rejoindrais plus tard. Ce que je pensais. Tu parles. Ils ont fermé leur frontière. C'était un flot continu de Français qui débarquaient. Au bout de

deux cent mille, ils ont commencé à paniquer. Et clac, fermé. De toute façon, maintenant, il n'y a même plus de vols vers le Canada. Il semble que plus de deux millions de personnes aient quitté le pays, les personnes visées : des républicains, des musulmans, des juifs, des immigrés, des étrangers et bien d'autres encore...

C'est difficile pour moi d'en parler. Non, je vous en prie, pas de larmes, nous devons tenir le coup, non ? Sinon... C'est vrai qu'au départ, vous étiez la nounou des enfants, Delphine et Guillaume. Vous avez été si affectueuse, avec un faible pour Delphine. Vous l'avez connue si petite. Et vous me disiez toujours qu'il manquait une fille dans votre maison, que les filles c'est mieux.

Et puis ensuite, ce sont tous les proches, la famille, les amis qui, les uns après les autres, sont partis. Sauf ceux qui ont tourné casaque, bien sûr. Ça c'est quelque chose à avaler. Tout le monde me disait « tire-toi », « mais qu'est-ce que tu fabriques ? », « tu es sur les listes, tu sais », « mais qu'est-ce que tu attends ? » Quelle idiote. Il faut le faire. Que de temps perdu. Se retrouver là, prise au piège. Votre mari est en route, n'est-ce pas ? Il va arriver ? Il va arriver dans combien de temps ?

Ce n'est pas simple à mon âge de tout quitter. On sait qu'on ne reviendra pas. C'est parti pour durer ce pouvoir fort, ces militaires, ces fascistes, au moins une vingtaine d'années. Après le chaos qu'on a traversé. Les exactions, les privations. Cela a fini par ressembler à une guerre civile, sans cesse des gens qui faisaient le coup de poing,

le besoin d'en découdre. Ce n'est pas une excuse, mais je pense quand même que c'est plus dur pour les personnes de mon âge. C'est pour ça que j'ai eu du mal à me décider.

Ah, je l'oublie toujours, nous avons le même âge. Vous faites tellement plus jeune que moi. Quelle chance vous avez, pas une ride. Vous me disiez que l'on demandait à votre fils de trente-huit ans où était sa sœur. Cela ne m'étonne pas. J'aurais rêvé d'avoir la peau mate comme vous. Ce sont vos origines indiennes. Vous avez l'air d'une gamine. Mais non, vous n'êtes pas trop petite. Je vous ai déjà dit que pour une femme, c'est très bien d'être petite. Il ne faut pas être trop grande. Pour un homme, par contre... Combien déjà ? 1 mètre 54 ? Oui, mais cela vous va très bien, sur quelqu'un de menu comme vous. Vous trouvez que vous avez grossi ? Oui, on a tous grossi ces derniers temps, au moment des confinements, mais vous, vraiment, cela ne se voit pas. Il se fait attendre ou il est dans les temps ? J'espère qu'il sera passé sans encombre. Une camionnette, c'est pas mal pour passer inaperçu. Il y a quelque chose d'inscrit dessus ? Non ? Elle est toute blanche ? Aïe ! Dommage qu'il n'y ait pas marqué « plomberie-électricité » ou « dépannages rapides ». Même eux ont compris qu'on ne pouvait pas supprimer les réparateurs, que cela pouvait leur servir. Et si vous alliez nous chercher un verre ? Non, ne bougez pas. J'y vais. Vous voulez un jus de fruit ? Il y a des moments où mon cœur se met à accélérer à l'idée qu'on reste coincées ici, qu'il y ait un contretemps. Je crois que je vais me prendre un verre de vin.

Cela fait un moment que Paris s'est vidé. Cela a commencé bien avant les événements. Onze mille départs par an depuis 2011 avec une nette accélération depuis l'épidémie. Cela a créé une drôle d'ambiance, fermetures de classes par manque d'enfants, boutiques abandonnées et délabrées, désolation dans certains quartiers. J'avais bien aimé cette citation de Houellebecq dans *Sérotonine* : « Dès qu'on parle de quitter la France tous les Français trouvent ça formidable c'est un point caractéristique chez eux, même si c'est pour aller au Groenland ils trouvent ça formidable. » Paris s'est vidé, la France s'est vidée depuis plus de dix ans. La plupart des enfants de mes amis, après leurs grandes écoles, sont partis vivre aux quatre coins de la planète. Bien entendu, aujourd'hui, c'est tout autre chose.

Tenez. Il restait un peu de jus d'orange. Je me suis ouvert une bouteille de vin blanc. Vous êtes sûre que vous n'en voulez pas ? Je ne dis pas qu'on va se soûler, mais c'est tellement angoissant cette attente, un petit verre, ça ne peut pas faire de mal. On va essayer de tuer le temps. Oh, vous tremblez. Vous vous inquiétez pour votre mari, je comprends. Il va passer, j'en suis certaine, je vous l'ai dit. C'est parfait l'allure d'un réparateur, même d'un livreur, c'est pas mal. Bon évidemment, le soir, un livreur en camionnette c'est un peu plus bizarre que le jour, les livreurs de pizzas, de bûches ou de burgers, ils sont à scooter ou à vélo. On doit l'avouer, une livraison en voiture la nuit c'est un peu le détail qui cloche. Mais non, je vous assure, ça va aller. Il était livreur de quoi déjà ? Ah oui, de vêtements dans le Sentier, oui, oui, vous

m'aviez dit. Depuis son arrivée en France, il y a vingt-huit ans, le même emploi, un CDI, quelle stabilité... Il a eu le chômage partiel pendant le Covid ? Oui, bien sûr, pendant le premier confinement. Attendez, j'ai une idée, je vais aller chercher un peu de vodka pour votre jus d'orange, une goutte, comme un médicament, ça va vous faire du bien. Non ? Vraiment ? Ça va mieux ?

Vous savez, on est entre de très bonnes mains avec ce Monsieur Robert Leblanc. C'est quelqu'un sur qui on peut compter. J'ai une confiance absolue. Nous le prendrons sur le chemin, derrière la Madeleine, rue de l'Arcade, un quartier relativement discret. Les nouveaux dirigeants se sont installés rive gauche, dans les palais de la République, dans les ministères, on pouvait s'en douter. Vous allez voir, il paraît que c'est un type formidable, c'est une connaissance d'Antoine, mon premier mari. Vous savez. Oui, vous n'avez pas très bien connu Antoine, vous l'avez juste croisé. Lui, il a pris un des derniers avions pour Montréal. Il a bien fait. Il a beaucoup insisté pour que je parte avec lui, c'était encore possible. Et il m'a conseillé d'appeler ce Leblanc, si cela tournait mal. C'est un monsieur qui a l'air de se démenier pour aider tout le monde à partir. Il s'est improvisé passeur. Quand Antoine l'a connu, il venait de quitter son poste à l'Assédic de Paris, enfin je crois. Il s'occupait des chômeurs. Après, il a vécu un peu à la campagne, un de ses amis avait fait un burn-out, je crois, et il l'a beaucoup aidé. Il y a aussi une histoire d'accident de car, vous savez au moment où ils ont relancé l'usage du car, mais je n'ai pas très bien compris. Quoi qu'il en

soit, il s'en est sorti et cela fait deux ans qu'il prend des risques incroyables. Antoine avait toujours de drôles de zozos dans son entourage, ce n'est pas comme Alexandre... Pas le même genre.

Ne me remerciez pas, c'est normal que je paye nos trois billets d'avion, vous m'invitez chez vous. C'est vrai que cela coûte la peau des fesses, mais c'est normal, je vous en prie. Vous savez, il semble que ce soit le dernier avion à décoller pour l'île Maurice. C'est Robert qui s'est occupé de tout, un avion privé, il m'a dit que le pilote est de notre côté et qu'il ne reviendrait pas. On doit être une quinzaine, c'est un petit avion, un Falcon 8X, m'a-t-il dit. Il y aura une escale à Dubaï pour le fuel. Comme il n'y a plus de vols réguliers, il ne faut pas le louper. Je n'ai pas compris si Robert partait avec nous ou pas. Ce serait de la folie pure de rester. Il ne va plus y avoir aucun moyen de quitter le territoire, tout est bouclé, et à force ils vont finir par le pincer... Ils le tueront, c'est sûr. Mon Dieu. S'il refuse, il faudra peut-être que je lui remette les pendules à l'heure. Non, il va certainement le prendre avec nous. Je ne me vois pas laisser sur le carreau une relation d'Antoine. Il en est hors de question.

C'est dommage que vous n'ayez pas mieux connu Antoine, quelqu'un de très bien. Je vous en ai déjà parlé ? Oui, c'est vrai, plein de fois. Vous l'avez même rencontré ? Ah oui, c'est vrai, bien sûr, au mariage de Guillaume. Et d'autres fois ? Oui, j'avais oublié, pour le petit truc à la maison après l'enterrement de ma sœur Marina. Un

accident de TGV, vous vous rendez compte ? Elle n'avait que quarante-trois ans. Ah, mon Dieu, jamais je n'aurais pensé, ah ça non jamais. Quel choc, quel chagrin. On remonte la pente, mais ça vous scie en deux. Vous aviez eu la gentillesse de bien vouloir préparer des samossas et des beignets et de m'aider pour le service. Antoine était venu, une drôle d'idée. Il était complètement hagard. À un moment donné, Delphine m'a dit qu'il ne tournait pas rond. Il s'était assis sur une petite chaise dans un coin et il parlait tout seul. Je me suis penchée vers lui avec un verre d'eau et il m'a dit à l'oreille, tout bas, dans un souffle : « Alexandre m'a volé les vivants et les morts. » C'était... J'étais... Je me suis longtemps demandé si j'avais bien fait de le quitter. Je me le demande encore, à vrai dire. Et puis maintenant qu'Alexandre est mort, tout ça...

Pendant longtemps, j'ai fait un rêve, enfin un cauchemar, eh bien, c'est moi qui conduisais le train. Si, si. Je vous jure. C'était de ma faute. À ce moment-là, j'ai changé de parfum, j'ai porté *En Avion* de Caron. Et puis, cela a fini par passer. De toute façon, l'enquête l'a démontré, c'est le manque d'entretien des voies ferrées, la réduction des dépenses... Antoine était tellement ému.

Pour l'enterrement d'Alexandre, nous avons mis les petits plats dans les grands : traiteur, buffet, nappes, tables, chaises, personnel en gants blancs, petits-fours, canapés de crevettes, feuilletés froids, pains surprises, accras de morue, roulés de saumon... deux cents invités triés sur le volet, il fallait en être. Ils ont tous rappliqué.

Tirés à quatre épingles comme si c'était un cocktail de l'Interallié. Vous vous souvenez Aida, vous vous occupiez du vestiaire, quelle journée... je m'en serais passée... j'aurais préféré dans l'intimité, dans la stricte intimité, vous pouvez me croire.

Il faut que je vous dise une chose, je pense que vous pouvez me comprendre : si je ne suis pas arrivée à partir à temps, c'est à cause, j'ai du mal à le dire, enfin, c'était l'idée d'abandonner mes morts et de ne jamais les revoir. Non pas que j'aie les voir régulièrement, pas du tout, mais je sais qu'ils sont là. J'ai l'impression d'être accrochée au sol. Soudée. Partir, c'est un arrachement. Vous, vous repartez chez vous ce soir. C'est dur, mais vous allez retrouver vos marques. Dire que je disais toujours que je ne voulais pas être enterrée avec Alexandre au Père-Lachaise mais avec mes parents au cimetière de Passy. Dire que cela m'a empêchée de dormir pendant des mois quand Alexandre a acheté cette concession au Père-Lachaise, et voilà. Ni l'un ni l'autre. Je vais être enterrée à l'île Maurice. C'est fou ce qu'on peut se tourmenter, on se fait un monde, et pfuitt un cimetière de l'île Maurice. Bon, dites-moi, il est comment ce cimetière ? C'est joli ? Vous brûlez les corps ? Oh là là, je n'aime pas trop ça. Nous irons, vous me montrerez. Je pourrai être enterrée avec votre famille ? Cela ne vous dérange pas ? Nous en reparlerons, excusez-moi, je suis en train de devenir macabre. Mais, c'est tellement violent d'abandonner mes parents, ma sœur Marina, mes tantes, mes oncles, mes cousins. J'ai du mal à laisser Alexandre

derrière moi. Sous ces arbres, dans cette allée en pente, il va rester sans personne.

Je ne sais pas ce qui m'arrive. Ce n'est vraiment pas mon genre. En plus, je ne suis pas particulièrement croyante, vous le savez. Plutôt agnostique. Alors, je ne sais pas ce que j'ai avec cette histoire de tombes. La terre de mes ancêtres. Comme les Palestiniens et les Israéliens, je comprends mieux maintenant. Vous voyez, Paris, c'est une terre, je n'avais jamais vu les choses sous cet angle. Je vais me resservir un verre, là, parce que je suis dans un état d'angoisse... Je ne suis pas sûre de pouvoir monter dans cet avion, de les abandonner, je ne veux pas les abandonner. Excusez-moi, je vais me reprendre, vous faites tellement pour moi en m'emmenant avec vous, et je me lamente, pardon, vraiment, c'était juste pour que vous sachiez, il ne faudra pas m'en vouloir si j'ai l'air triste les premiers temps, vous comprenez ?